

Du Sens profond des Musiques Exotiques

« Etablir une ressemblance entre la musique et l'architecture est devenu un lieu commun si répandu, si usé que ce n'est pas sans quelque timidité que nous avons recouru à cette comparaison aujourd'hui. Cependant, lorsque nous écoutons la musique dahoméenne, un temple d'ébène aux colonnes alliées et titanesques s'impose à notre imagination. »

Ainsi parlait l'an dernier Mme Humbert Lavergne que nos lecteurs connaissent déjà (1) au début d'une causerie sur la musique du Dahomey. Au cours de ses Conférences Musicales du Musée Guimet, elle nous instruisait de la Musique à travers la vie laotienne et ce 3 février, Mme Mady Lavergne nous entretenait de Force et diversité des ambiances créées par les musiques exotiques.

La psychologie constituant la science de l'âme des êtres et de toutes leurs manifestations — l'âme elle-même étant la matière, plus le sens permanent d'une créature ou d'un phénomène, — adressons-nous tout de suite à ce caractère propre aux chants dahoméens. Dans leur totalité, écrit Mme Humbert Lavergne, on remarque une absence de joie et de sérénité, comme une lourde fatalité dominant ce peuple qui, cependant, ignore le style des lamentations. La musique dahoméenne va comme une roue mise en marche par quelque sombre génie, à chaque pas, on reconnaît son caractère conscient, déterminé et résigné.

La fatalité, la résignation marquent de leur sceau implacable la parole, les chansons de tout un peuple.

Ceci n'est qu'un compte rendu d'une conférence. Je dois être bref. Mais alors qu'hier j'entendais Mme Mady Lavergne développer ce sujet immense de la force et de la diversité des ambiances créées par les musiques exotiques, je me souvenais des pages sur le Son (2) comme effet de lutte dans l'espace entre deux forces éthériques et sur la Géographie éthérique présidant à la formation des âmes multiples des races et des peuples. Et il me semblait, grâce à cette connaissance des forces occultes qui conditionnent, déterminent la structure psycho-nerveuse des peuples, comprendre mieux la pensée de Mme Lavergne, qu'elle parlât des caractéristiques spirituelles de la musique dahoméenne ou de celles des chants laotiens et tibétains.

Evidemment, la magie de cette musique asiatique — il s'agit bien de puissance magique puisque de l'entendre, de la « recevoir » peut conduire à l'entrancement — provient, et c'est le sens profond qui détermine Mme Mady Humbert Lavergne, du renversement de toutes les valeurs psychiques (sentiments) et mentales (idées) du détachement de plus en plus grand du Temps. Et tous les asiatiques, musulmans, hindous, tibétains, laotiens portent, dans leur monde éthérique, nervo-psychique, mental, cette vertu qu'ils dressent, éduquent, dont ils vivent en sensuels avertis, celle d'ignorer le temps. Mme Lavergne aurait pu dire que la connaissance consciente ou intuitive de la Réincarnation leur permet l'éducation de cette faculté si étrangère aux Européens.

Un Français, pourtant, Dom Nécroman, le premier, à ce que je sache, en France, aborde en savant astrologue et mathématicien ce problème du cycle de la vie dans l'« ici-bas » et dans l'« au-delà », en des chapitres émouvants de simplicité, de

logique et de clarté dans Planètes et Deslins (3).

Ainsi, nous lisons : « La Vie ne commence pas au berceau pour finir à la tombe, sans quoi il n'y aurait pas cycle. Il y a cycle, comme toujours, comme partout. Ce cycle évolue dans l'ici-bas, entre la naissance et la mort; il se poursuit et évolue dans l'au-delà, entre la tombe et le berceau. Dans l'ici-bas, l'Esprit incarné anime un être à trois dimensions, rivé au temps qui l'entraîne inexorablement. Dans

(3) Maurice d'Hartoy, éditeur.

BIBLIOGRAPHIE

BERLIOZ

par LÉON CONSTANTIN (1)

« Encore un traité d'harmonie... Il y en a tant et de si justement célèbres ! » s'écriait Gustave Lefèvre, le condisciple de Saint-Saëns, le maître et ami de Fauré, dans l'avant-propos placé par lui en tête de l'ouvrage qu'il consacrait à cette science M. Léon Constantin eût pu reprendre la formule à son compte au sujet du livre qu'il a récemment publié sur Berlioz. Mais, de même que bien des notions fussent demeurées confuses si Lefèvre ne s'était laissé convaincre de porter à la connaissance les principes qu'il formulait, de même plusieurs



LÉON CONSTANTIN

aspects du problème berliozien offusqués si M. Constantin n'avait écrit ce livre.

Naturellement, l'auteur prend pour lui où il est né et le comble. Par delà même. Si rigide méthode historique ayant présidé au choix et à l'ordonnance de l'ouvrage, ce ne sont point ses frénésies, ce ne sont point les actes accomplis en effet que les actes accomplis par le musicien sont connus, du moins une signification, et qu'on ne saurait d'importance à ce qui a été dit d'important. Mais les biographies existantes. Malheureusement est un champ dont l'exploration n'est terminée. On croit avoir ses mouvements. Quelqu'un d'autre en découvre les ressorts. Parce pas soupçonné les ressorts. Parce nous apercevons, volontiers que c'est ce qui est au moins en nous. Aussi n'est-il point exact qu'un esprit bas ravalera à son

(1) Un volume de la collection Emile-Paul frères, éd.

l'au-delà, l'Esprit désincarné, libéré de la matière à trois dimensions, se retrouve dans l'hyperespace à quatre dimensions, il est libéré du Temps... »

L'Asie se libère progressivement du temps dès l'ici-bas. Toutes ses manifestations, ses créations se ressentent de cet acte intérieur de leur être. Et la musique, engendrée par leur psychisme évolué, plus vieux que celui des Européens, plus que toute autre. Aussi, lorsque j'entendais les disques laotiens, tibétains et les autres chanter ces mélodies asiatiques, je croyais, j'étais même sûr de percevoir le verbe conscient ou inconscient, pour les chanteurs, du moi permanent qui revit dans leurs existences successives.

Tel est le sens profond des musiques d'Asie.

MARC SEMENOFF.

dis qu'un esprit haut élèvera jusqu'aux cimes qui sont le climat de son esprit, celui dont il s'efforcera d'analyser la psychologie et de démêler l'écheveau sentimental. M. Constantin est évidemment un homme d'une bonne tête et les lumières qu'il jette sur la vie intérieure de Berlioz portent témoignage non seulement de sa capacité étendue, mais aussi de la noblesse de ses aspirations et de ses pensées.

Il défend la cause du musicien de la Fantastique avec une ardeur farouche. Certains estimeront peut-être que dans le feu du bon combat il fait preuve de parti-pris. C'est possible. C'est tant mieux. Rien de bon ne peut se faire sans idée préconçue qui, tel un flambeau, guide dans les voies de la vérité édue. Et puis, que confie-t-il, en dernier ressort, tout au long des attachantes pages de son travail : l'émotion ineffable soulevée dans sa sensibilité par les chefs-d'œuvre de Berlioz. Il n'en examine point la solidité de la facture, il ne discerne pas sur les procédés d'écriture. Oui. Est-ce un mal ? Nous intéresserait-il aussi vivement à l'essence des productions de son dieu s'il descendait à discuter ces détails matériels ? A ces théoriciens, on répondrait volontiers avec Jules de Gaultier que « la force d'analyse que nous usons à prendre conscience de nos émotions est soustraite à la force au moyen de laquelle nous les éprouvons. » Comme dit Saint-Beuve, M. Constantin s'est mis « sous la prise des objets et à portée de leur tourbillon ».

La large hospitalité de l'esprit de M. Constantin, les connaissances variées dont il est orné lui ont permis de ne point enfermer Berlioz dans un cadre étroit. Ayant des fenêtres sur plusieurs cantons, il a pu le voir agir non point en tant qu'individu, mais au milieu de ses contemporains divers, au sein même de son époque. Sa culture littéraire, que l'élégance de sa plume suffirait à prouver, son goût des arts plastiques lui ont permis d'éclairer souvent le dedans par le dehors. Ce n'est pas un des moindres attraits de son livre. L'ubiquité d'une intelligence n'est en effet point seulement un charme, mais une force.

M. Constantin a accompli sa tâche avec amour. Durant qu'il écrivait il a brûlé du désir de propager l'enthousiasme qui le soulève. La sincérité de son accent convainc. Elle est un gage de victoire, car « c'est le sentiment qui mène les hommes ».

M. Louis Barthou a écrit pour le Berlioz de M. Constantin, contenant maintes illustrations fort bien tirées, une succulente préface.

OMER SINGEELEE.

P.-S. — Le n° 324 du Larousse mensuel (février) contient une étude très documentée sur le regretté Maurice Renaud due à la plume de M. Henri de Curzon. On trouvera dans le fascicule suivant (n° 325, mars) un article de M. Albert Dauzat sur un important ouvrage de M. Arnold van Gennep consacré au Folklore du Dauphiné. La livraison d'avril (n° 326) ne renferme aucune notice sur un sujet musical, ce qui ne veut point dire, loin de là, que les esprits curieux voulant se tenir au courant des faits, du mouvement et de l'évolution des sciences, n'auront pas tout à gagner à en prendre connaissance. On trouvera dans ces numéros le traditionnel et précieux « Mois Musical ».

(1) Voir notre article Chine et Cambodge dans Le Courrier.

(2) Le Monde Éthérique, par Wachsmuth. Éditions La Science Spirituelle, 90, rue d'Assas, Paris.